CONTE POUR NOEL

UN RÉVEILLON

Chez Paul de Kock.

Quelques années avant la guerre de 1870, Paul de Kock avait convié quelques amis à passer la soirée chez lui, dans cet appartement du boulevard Saint-Martin, qu'il habitait pendant soixante ans. On devait réveillonner, car c'était la nuit de Noël, et on se promettait d'être gai, car ce ne devait guère se prolonger chez l'auteur de la "Laitière de Montfermeil," qui avait en haine les pédants et les prudhommes.

Il y avait là Henry Monnier, le sculpteur Mène, Charles Monselet, le musicien Hervé, Ravel, Alcide Tousez, Grassot, d'autres encore, tous bons vivants et aimant à rire. Paul de Kock était un de ces rares représentants du Parisien d'autrefois, si ce n'épuisait de cette intrigue et qui avait gardé l'insouciance et la bonne humeur des Français du siècle dernier: enfant, il avait gambadé au Palais-Royal, dans ce Palais-Royal que notre génération n'a pas connu, grouillant d'une foule où se mêlaient tous les mondes, émigrés ruinés, sabreurs du premier Empire, septembriseurs, incroyables, filles galantes de tous rangs, joueurs, duellistes, escrocs, artistes ..... Il avait coudoyé les débris de la vieille Francesca, surpris les protagonistes de la société nouvelle; Barras et Rossi, Chodruc-Duclos et la Montansier, Lafayette et Victor Hugo, Chateaubriand et Désaugiers, et bien d'autres. Ceux qui avaient eu la chance d'assister comme lui, en simples sculpteurs, à cette transformation du monde, pouvaient se vanter d'avoir vu la plus passionnante de toutes les comédies et Paul de Kock s'y était si bien passionné qu'il n'avait pas eu l'idée de quitter la place. Je crois bien qu'il n'alla jamais plus loin que Romainville et le fait est qu'il mourut à quatre-vingts ans sans avoir jamais vu la mer, tant l'éloignait, la pensée de quitter Paris, même pour un jour.

Ces Parisiens-types, aujourd'hui si rares, étaient les gens les plus simples et les plus bourgeois qu'on pût rêver; et voilà pourquoi, ce soir-là, le souper de Paul de Kock se composait prosaïquement d'un plat de boudin, d'une oie aux marrons et d'un pâté de Strasbourg: quant aux réjouissances que promettait la soirée, elles étaient, tout autant que le menu, exemptes de prétention d'après; on causa, comme on savait causer alors, bruyamment, à bâtons rompus; Henry Monnier imita "le bruit de la liberté," on chanta des couplets à la Désaugiers, on raconta des histoires émaillées de ses fameux "gnouf, gnouf, qui faisaient, paraît-il, la joie de ses auditeurs; Ravel monologua quelques scènes de son répertoire, Hervé chanta en sourdine; l'amphytrion, assis dans son grand fauteuil, souriait assez distraitement, sans paraître prendre un grande part à la joie de ses invités, et comme on lui demandait la cause de sa mélancolie : "

—Je songe, dit-il; je songe à cette fête enchantée que tous, riches ou pauvres, célèbrent en ce moment; pas une fois, depuis que j'ai l'âge de raison, je n'ai entendu le son des cloches de la nuit de Noël, pas une fois je n'ai pensé à la crèche de l'Enfant venu pour sauver le monde, sans me souvenir en même temps de l'histoire d'un autre enfant.....

—Une histoire ! Paul de Kock va nous dire une histoire, s'écrièrent les invités en se groupant autour de leur hôte.....

—Oh ! elle est bien simple, mais elle est vraie; elle date d'il y a longtemps car l'action se passa en 1794, à l'époque où l'échafaud était en permanence au bas des Champs-Elysées.....

Il y avait alors à Passy une jolie maison, aujourd'hui démolie, où vivait un jeune ménage, M. et Mme de ***. Ils étaient riches, heureux, trois titres bien lourds à porter en ce sinistre temps. Un enfant leur était né au milieu de l'année précédente : il naquit sans luxe, ne s'occupait point de politique et se souciant peu des partis qui se disputaient le pouvoir.

Cette indifférence ne devait point toujours les mettre à l'abri du malheur : il se trouva quelque chevalier qui leur caime exécrable; M. de *** fut dénoncé comme aristocrate, arrêté, traîné au tribunal et condamné à mort.

—Elle n'est pas gaie ton histoire, dit Grassot en se versant un verre de punch.

—J'aime mieux " Gustave le Mauvais Sujet;" fit un autre.

—Tu n'est pas folâtre ce soir, mon cher maître, remarqua un troisième.

—Dame ! dit Paul de Kock, je vous ai dit que l'anecdote était authentique.

Mme de ***, elle seule dans la petite maison de Passy était dans la situation morale d'un être qui sur la foudre est tombée. En quarante-huit heures tout son bonheur s'était écroulé.

Poussée par je ne sais quel espoir fou, le jour où son mari devait être mis à mort, la pauvre femme était sortie de la maison, à l'heure où elle savait que les condamnés quittaient ordinairement la conciergerie pour être traînés à la place des exécutions. Portant son enfant dans ses bras, elle avait descendu l'avenue déserte des Champs-Elysées et s'était assise sur un talus d'herbe au pied des arbres dépouillés : c'est à peine si de là elle pouvait apercevoir, dans le jour brumeux, l'instrument des supplices qu'entouraient quelques soldats.

Elle restait là, sans penser, sans voir, berçant d'un mouvement machinal le petit être qui dormait sur son cœur, et tout à coup, comme un remous se produisait dans le groupe massé autour de l'échafaud, elle poussa un rugissement épouvantable, et, affolée, se mit à courir, remontant l'avenue houeuse, serrant contre elle son enfant d'une étreinte convulsive et passionnée.

Les gens qui la croisaient sur la route s'arrêtaient un moment pour la suivre des yeux, et commentait, puis suivaient leur chemin, sans mot dire.

On la vit ainsi, errant, comme si quelque horrible spectre l'eût poursuivie, dans les rues de Passy, haletant, s'appuyant aux murs, les yeux hagards, accusée de gros sanglots; vers le soir, un blanchisseur de Passy, qui la connaissait, l'aperçut, et, revenant de la rivière, tournant autour de l'église abandonnée où couvent des Bonshommes, la retrouva dans sa cuirette et la ramena jusque chez elle : elle se laissa faire, indifférente, l'air égaré. Pendant la nuit, des voisins l'entendirent chanter une sorte monotone, d'une tristesse navrante, sans paroles, qui ressemblait à un berceuil. Puis, par moments, se brisait et la chanson commençait se changeait en de rauques gémissements d'une douleur de détresse faisait frissonner.

Ces tragédies étaient communes à cette époque et on y était endurci. Une sorte accoutumé. Dans le silence de ces quartiers paisibles, quand on percevait, la nuit, des cris de désespoir, et que les gens du voisinage s'interrogeaient à voix basse, ceux qui savaient répondaient — "C'est la femme" — une telle — ou les hommes du tribunal sont venus tantôt prendre son mari — ou son père" — Et la chose était devenue si banale qu'on ne songeait plus à s'en émouvoir.

Un appel depuis que celle dont je vous raconte l'histoire, se retrouvant dans la maison vide où les scélérats avaient été apposés le matin, ne put rester dans sa chambre sur le lit de laquelle s'étalait la petite bande de toile blanche maintenue par les cachets rouges à l'effigie de la République. Elle passa la nuit dans un vestibule sans meubles, assise sur le carreau de briques; l'enfant qui avait froid, pleurait et la mère, courbée sur lui, cherchait à le réchauffer, et, tout-à-coup, la folle chanter pour l'endormir.... Une voisine charitable qui vint, à l'aube, lui offrir ses services, la trouva trainée, sans lumière, sans feu, sans mouvement de crainte de réveiller le petit qui sommeillait sur ses genoux.

On était à la fin de l'hiver, et le soleil se montra ce jour-là, radieux et tiède, un de ces beaux soleils du printemps parisien qui font en quelques heures éclater les bourgeons et fleurir les lilas. La jeune mère, dans le jardinet qui s'étendait derrière la maison, s'était assise près d'un bassin d'eau pour procéder à la toilette du lambin que cette nouveauté réjouissait, quand de grands coups frappés à la porte de la rue la firent tressaillir. La voisine qui craignait non loin de là des linges sur l'herbe, courut ouvrir : reparut toute pâle.

—Oh! madame; les voilà qui reviennent.....

—Qui?

—Quatre citoyens qui demandent à vous parler: je les ai bien reconnus; trois d'entre eux sont les mêmes qui sont venus ici chercher monsieur.

Les hommes avaient pénétré dans le jardin: la brave femme ne se trompait pas: l'un était le commissaire de la Section, qu'accompagnaient trois membres du Comité de Sûreté générale bien connus dans Passy qu'ils terrorisaient depuis six mois. Le quatrième était entièrement vêtu de noir, et portait un grand entre-nœud d'un bouquet de plumes tricolores; c'était un homme d'âge mûr, au teint bilieux, aux traits accentués...

Mme de *** le reconnut aussitôt, bien qu'elle ne l'eût vu qu'une fois; blême de terreur elle murmura, prête à défaillir:

—Le public accusateur public .... Fouquier-Tinville !

Déjà il était près d'elle.

—La citoyenne ***, demanda-t-il froidement.

—C'est moi.

—On a trouvé, citoyenne, dans les papiers de ton mari, trois lettres signées de ton nom: les voici: les reconnais-tu ?

Elle jeta un regard aux papiers.

—Oh! vous allez me prendre ? fit-elle.

—La surprise est désagréable, j'en conviens, ajouta Fouquier d'un ton de moquerie pédante, mais la loi est formelle; tu es convaincue de correspondance avec les ennemis de la nation.....

—Vous allez me prendre ?.....répéta la malheureuse terrifiée.

—Tu ne peux rester ici, d'ailleurs; les scellés ne seront levés qu'après demain; mais il est impossible que tu séjournes dans cette maison qui est devenue la propriété de la République.

Et se tournant vers le commissaire:

—Tu conduiras, dit-il, la citoyenne à la Conciergerie; je l'interrogerai demain soir et tu donneras son nom au greffier Fabricus: elle passera demain; il est inutile qu'elle languisse en prison.

—Je passerai.....? demain.....?

—Oui, au tribunal; tu peux d'ici là préparer tes moyens de défense....

—Il parlait d'une voix brève, sans inflexion, sans nuance: on sentait que le cœur d'une femme était de pierre; que rien ne peut attendrir, blasé sur tous les désespoirs, insensible à toutes les larmes; l'homme qui s'est fait un métier de la mort; le bon fonctionnaire qui tue parce qu'il a l'ordre de tuer, aussi inflexible et aussi impitoyable que la hache, la linguelle ou la mitraille. Mme de *** comprit qu'elle était perdue: d'un mouvement involontaire elle serra sur son sein l'enfant qu'elle tenait dans ses bras et qui, nu-tête, tout nu-pieds, ses petites jambes nues.— Elle jeta un regard sur ce coin de terre où elle avait été si heureuse, comme si elle prenait congé de la vie, de la clarté, de la beauté des hommes, comme si elle cherchait. — peut-être, — quel sauveur allait surgir pour l'arracher, elle innocente, aux tourments, aux gémonies qu'elle folie ! Qui donc aurait eu assez de courage et d'audace pour entrer en lutte contre la force implacable que ces hommes représentaient ? Quel héros qui n'eût reculé ? Et pourtant le sauveur était là, tout près d'elle.....

Il s'était fait pour aller à la guillotine, soupiré-t-elle; quel crime ai-je commis ?

Fouquier-Tinville, toujours calme, allait répondre, mais quelqu'un l'en empêcha. L'enfant, étonné plutôt qu'effrayé, à l'aspect de cette figure étrangère, tendit ses petits bras vers le terrible pourvoyeur de la guillotine et partit d'un de ces éclats de rire de nouveau-né, expression délicieuse d'ingénue ces joies naïves et choses dont Dieu seul connaît le secret.

La mère tremblait; la mère voulait le faire taire: elle avait peur que cette gaîté ne déplut à ces hommes sombres. Mais le bambin s'agitait tout joyeux, et toujours riant, montrant ses gencives roses, il allongeait ses mains vers les belles plumes tricolores qui s'agitaient sur le fourreau du sabre du public accusateur.

Celui-ci eut un regard étrange, un dut de bile pâlit son visage impassible.

C'est à toi cet enfant, citoyenne?

—Oui, citoyen.

C'est le fils de...

La mère que les sanglots suffoquaient fit de la tête, un signe affirmatif.

Son père est mort hier, ajouta-t-elle d'une voix tremblante.....

Fouquier-Tinville resta un moment silencieux, puis il reprit :

—Quel âge a-t-il?

—Dix mois.

—Il est fort pour son âge.—Où est sa nourrice?

—C'est moi, citoyen, qui le nourris.

—Ah! c'est toi qui.....

Il semblait faire un effort, et se mordit les lèvres. L'enfant continuait de rire, les larmes de la mère coulaient et l'homme de mort les regardait tous deux sans rien dire.

Eh bien, dit-il tout à coup en se tournant vers ses compagnons, je ne vois pas d'inconvénient à laisser la citoyenne *** quelques jours ici.

Jusqu'à ce que ce petit soit sevré, par exemple.

C'est que, fit le commissaire, tout a été saisi au nom de la loi, dans cette maison, on va tout vendre.

Bah, répliqua Fouquier-Tinville, la citoyenne *** rachètera son lit et le berceau de son enfant, voilà tout.

—Mais si elle n'a pas d'argent?

—Elle est assez jolie pour trouver quelqu'un qui lui en prête, ajouta-t-il ainsi de masquer, sans doute, sous cette brutalité, l'attendrissement qui le gagnait.....Tattendrissement de Fouquier-Tinville!

Il tourna le dos et entraina les autres tandis que Mme *** tombait à genoux et remerciait Dieu en embrassant de toutes ses forces l'enfant qui l'avait sauvée.

—Eh bien, demanda Paul de Kock, en connaissez-vous beaucoup de traits d'amour filial qui puissent être comparés à celui-là. Je puis bien vous dire, maintenant le nom de cette femme: c'était ma mère, et c'est moi qui, au maillot encore, l'arrachai à la guillotine....J'avais bon appétit et le lait était si cher qu'on ne me nourrissait plus guère avant l'été.....Ce qu'un mouvement d'humanité dans un cœur de tigre avait commencé, les événements l'achevèrent: la révolution du 9 thermidor survint et avec elle le dernier jour de la Terreur; ma mère n'eut plus à craindre qu'on vint lui ordonner de se présenter à mairie sous prétexte que j'avais atteint l'âge où, sans elle, je pouvais vivre.....

Et l'aimable auteur de "Monsieur Dupont, n'ajoutait en souriant:

—Ce fut là mon premier roman— et sans nul doute, mon meilleur.

LA Peur de Partir

I

—Sapristi ! s'écria le docteur Malteste, en frappant un grand coup de poing sur la table, si fort même que, dans ce café, où nous prenions des bocks, en bavardant, toutes les petites soucoupes tremblèrent ; sapristi, c'est trop stupide d'avoir peur de la mort ! Je l'ai vue de près, moi, et, souvent, dans mille circonstances désespérantes. Je ne la crains pas cependant.

Nous étions ce jour-là toute une bande d'amis à deviser ainsi de sujets macabres. Pourquoi ? Pour rien ! peut-être ! Peut-être simplement parce qu'il faisait dehors un soleil radieux de printemps, que l'air était parfumé de senteurs douces et, qu'autour de nous, des femmes passaient, respirant la gaîté, le bonheur, la vie.....

L'un de nous, au hasard des paroles, avait justement raconté comment des aliens s'était endormi du grand sommeil, entre ses bras.

Et il nous dépeignait le visage singulier, le visage nouveau du mort,—un vieillard, je crois. Ce n'était plus la même face, le même sourire béat qu'on lui connaissait. A sa bouche, un rictus était venu, effrayant.

Et celui qui nous parlait de ces choses, bien informé sans doute, ajoutait qu'il y avait eu, en effet, dans la vie de cet homme, quelque chose qui l'avait rougé et qu'il cachait.

—Oui, avait-il ajouté, en manière de conclusion, ce que nous appelons la mort est peut-être bien la vraie vie, la seule vie, le reflet naturel et définitif de la pensée dans une expression de visage enfin exacte, après n'avoir fait que mentir au cours des années.

Alors, de fil en aiguille, dans le feu des répliques et de la discussion, nous en étions arrivés à raconter chacun à notre tour une histoire à faire dresser les cheveux sur la tête.

L'un de nous avait parlé de son frère blessé dans une catastrophe de chemin de fer et qui, sept heures durant, les jambes prises entre deux énormes débris de wagon, avait, sous les yeux des gens impuissants à lui porter secours, veuu peu à peu la mort lente. Elle l'avait tordu, enfin, dans un spasme et lorsque, trop tard on put le dégager, on le trouva les yeux hors de la tête, les mains tendues dans un geste d'épouvante, comme s'il avait vu réellement se dresser devant lui la noire visiteuse.

Un autre avait parlé d'un de ses camarades, un soldat d'infanterie de marine, qui s'était signalé aux colonies par vingt actes de bravoure, et qui avait, maintenant de la mort une peur féroce, une peur d'enfant, parce que pendant huit jours, en expédition au Sahara, il s'était égaré, tout seul, dans la brousse, en proie à la faim, la faim qui torture et qui l'avait fait hurler dans la nuit des heures entières, jusqu'au moment où enfin, un convoi l'avait ramassé épuisé sur le chemin.

Le docteur Malteste, à ces mots, avait ri de son bon gros rire de Parisien riche, habitué à la vie luxueuse.

Lui aussi avait senti de près la mort, mais la mort des autres, indifférente, et il n'avait vu rien de plus en elle que la petite trouée sanglotant du muscle, que la rapide arrêt de sang sous la veine bleue.

Alors, pourquoi s'effrayer ?

Mourir, n'était-ce pas la chose la plus simple, la moins douloureuse ? N'était ce pas faiblir tout d'un coup, entre deux sourires, devenir très pâle, fermer les yeux, rejeter sa tête en arrière, puis s'endormir du grand sommeil sans rêve, sans souffrance!

II

A ce moment, comme nous nous sentions glacés par les théories de ce sceptique, disant de sa grosse voix tranquille ces paroles horribles en ce café plein de gais convives, l'un de nous, qui n'avait pas parlé encore, déclara :

—Tais-toi, Malteste, tu ne vois dans la mort que la' mort physique, que la nuit de ceux qui s'en vont d'une blessure ou d'un cancer. Oui, sans doute, elle est alors un soulagement, un grand sommeil, comme tu dis, et il ne faut pas en avoir peur.

Mais il en est une autre qui est pire....

J'ai eu autrefois — cet autrefois-là est bien loin — un ami, un jeune homme, qui avait été le compagnon de mes folles années.

Il avait vécu comme toi, docteur, comme nous tous, la vie, joyeuse et sans souci, prenant les choses selon qu'elles arrivaient, toujours prêt à rire et ne craignant ni Dieu, ni diable, car c'était un colosse de six pieds de haut, qui regardait les gens en face et aurait regardé de même la mort s'il l'avait rencontrée sur son chemin.

Or, un jour, ce grand enfant, car c'était un grand enfant aussi, aima d'amour une jeune fille. L'existence s'annongait rude pourtant. Il n'avait pas de fortune, elle non plus. Elle n'avait que sa beauté, il n'apportait, lui, qu'un talent remarquable de musicien, mais de musicien sans avenir, car pour pouvoir vivre à deux, il fallait se résigner à courir les leçons.

Ils se marièrent, ils étaient heureux d'apparence. La jeune femme était douce et jolie.....

Mais voilà que, au bout d'un an, il fut pris un soir, de je ne sais plus qu'elle maladie. J'allai à son chevet et je vis ce colosse qui n'avait peur de rien, qui tout à l'heure, encore, essayait de plaisanter devant sa femme, tomber dans mes bras, quand nous fûmes seuls, et se tordre, se tordre littéralement, en proie à une terreur indicible.

—Qu'as-tu ? demandai je.

—J'ai peur !

—Peur de quoi ?

—Peur de mourir !

Il disait vrai. Une sueur froide coulait le long de ses joues. Sa bouche avait un rictus.

Alors, moi, je baissai la tête, je pensai à cette femme qu'il laisserait sans ressources.

—Non, ce n'est pas cela, fit-il. Si je souffre à la pensée de partir, c'est parce que je n'ai pas encore accompli ma tâche dans le cœur de celle que j'aime: elle ne m'aime pas !.....

—Est-ce possible !

Oui ! Tu t'en étonnes, je le conçois. L'existence a de ces mystères. Nous ne nous sommes pas compris l'un et l'autre. Cela viendra peut-être, à force de tendresse de ma part. Et j'ai besoin de vivre pour cela, de vivre encore.

Oh ! cette pensée, continua-t-il en se dressant sur son séant, les yeux brillants de mauvaise fièvre, oh ! ce cauchemar de la quitter en me disant que je ne laisserai pas de regrets, que tout souvenir sera chassé bientôt de sa pensée, comme celui d'un inutile qui ne lui a pas tenu ses promesses !

J'avais promis beaucoup, hélas! promis de travailler, d'être quelqu'un, de laisser un nom ! J'avais rêvé d'entourer ma femme de joies de toutes sortes, de conquérir pen à pen son cœur frêle, effarouché !

Et je vais m'en aller trop tôt, sans avoir pu rien faire encore. J'ai peur, j'ai peur.....Défends-moi, je t'en supplie.

III

Cet homme ne mourut point, pourtant, cette fois-là ! .....

Une fièvre cérébrale devait l'emporter seulement l'année suivante, et, quand un médecin m'apprit qu'il était condamné, je me souvins de ce que ce malheureux m'avait dit jadis sur la crainte qu'il avait de partir.

Rien ne semblait changé dans son existence depuis. Le douloureux mystère de son ménage, ce mystère qu'il m'avait confié, devait durer encore..... J'avais moi même, en observant un peu, distingué de ces riens, de ces mille choses qui sont comme les redets de ces souffrances là.....

Il me mourait d'effort de travail trop grand. Il avait, en effet, silencieusement tenté cette suprême expérience de finir une œuvre musicale, qui pouvait être son salut. La partition, achevée, était là, sur la table, pauvre rêve chemérique, destiné, hélas! à être inconnu.

J'entrai, la cœur serré, on la chambre où il agonisait. Sa femme était là, un pied du lit, pleurant.

—La mort est douce, murmura-t-il simplement, quand il me vit.

Puis il eut un sourire et expira.

.....

Alors, j'ai compris, par la suite. Il avait eu le temps de faire son chef d'œuvre, dont le travail l'avait brisé. Il avait en lui la conviction profonde, la certitude que toute une gloire était là, et il avait dit avec orgueil à sa compagne : "Fais ton possible pour le faire jouer."

J'aimait-elle davantage, elle ? Je ne sais. Mais il avait pu, comme il le désirait tant, lui témoigner la force de son amour, en se tuant pour lui donner ce qu'elle désirait.....

Elle ne pouvait l'oublier maintenant, elle devait comprendre que la mort, cette fois, était donc à cet homme parce qu'elle était le prix du bonheur de celle qu'il aimait....

IV

Nous nous taisions.

Le docteur Malteste, après avoir humé le fond de son bock, interrogea :

—Qui est-ce donc ?

Un nom fut prononcé en réponse, un nom de musicien que tous connaissent, que tous admirent, qui n'a écrit qu'une seule œuvre en sa vie, mais une œuvre devenue célèbre, immortelle, par les soins pieux d'une veuve....

Ibsen dessinateur.

"Nous ne dessinons pas assez," a dit Gœthe. Et lui même se crut peintre avant de se sentir poète. Victor Hugo dessina puissamment; Théophile Gautier peignit d'une manière assez correcte et un peu plate. Comme eux, Ibsen dessina avant d'écrire.

Il se préparait alors à la profession de pharmacien, mais déjà il s'était avec enthousiasme les sagas de son pays. C'était un adolescent sauvage et misantrophe. Dans ses accès de mauvaise humeur, il passait sa colère en dessinant; c'est-à-dire qu'il caricaturait la tête de l'ennemi dans des croquis où il mettait en valeur, avec la chairvoyance de son génie naissant, toutes les tares et toutes les faiblesses de sa victime. Il accrochait ensuite ces dessins aux murs de sa chambre, qui était une assez petite mansarde. Il habitait alors, rue Grœnsœurs, une petite propriété près de Skien. Après leur départ, les dessins restèrent attachés au mur, tandis que l'élève pharmacien devenait un grand poète. La propriétaire de la maison composa alors un petit musée dans la chambre jadis occupée par Ibsen, et elle fit visiter ce musée aux étrangers. Elle leur montrait avec orgueil les dessins qui faisaient la principale partie de la collection.

De ses mains, la maison et son musée passèrent dans celles d'un autre maître, qui se décida lui-même à s'exiler en Amérique. Voulant emporter avec lui les dessins du poète, il les fit rouler et les pinça parmi ses bagages. Comme il allait partir, le directeur du musée de Skien, petite ville où est né Ibsen, accourut, supplia et acheta enfin les dessins. Les voilà sauvés.

Le poète les a composés, pour la plupart, à l'âge de dix-sept ou de dix-huit ans. Il est assez curieux de voir que, des cette époque, et bien plus tôt encore, Ibsen produisait déjà ses idées, comme il fera par la suite, sous forme de symbole et d'allégorie. Le lendemain d'une querelle assez vive avec une de ses sœurs, celle-ci eut le plaisir de contempler son image sur les murs de la chambre, sous les traits d'une guenon. Un de leurs amis, dont la démarche était particulièrement raide, fut dédié sous la forme d'un échassier. Peu à peu Ibsen composa une galerie complète de zoologie, qui représentait tous ses proches. Il manifestait ainsi le caractère de son génie, si vivant à la fois et si idéaliste.

Lt-gouverneur Marriam.

Presse Associée—

New York, 22 décembre.—Une dépêche spéciale de Washington au "World" dit qu'un bruit court avec persistance que l'ex-gouverneur Merrium, qui est maintenant directeur du recensement, va entrer dans le cabinet, après le 4 mars.

Oscar L'Inflexible.

Inoffensif et charmant. Le spectateur, les cinématographes est un prétexte à sourire. Ils ne le sont malheureusement pas toujours.

Tres sins sont confiés à un chasseur, chasseur et chasseur de lapins. Chacun d'eux donne des ordres à son chien qu'un lapin bombardement, si petite chimère fantasque et vendeuse que l'observateur revoie à la précédente page. Un lapin ainsi qu'un faisan chinois, dans sa vitrine.

Lorsqu'il pleut, lorsqu'une femme admirable ne passe ou que tous les projets sont bas, le spectateur heure vers son armoire de verre, et avec les divinités joviales et grimaçantes, avec les petites chimères de jade, il s'amuse ainsi qu'un enfant avec des soldats de plomb.

Sous le no. 7,027, j'aperçois ce nom : Oscar.

Oscar était un gaillard assez long et maigre à l'époque où je le connus.

Peut-être est-il maintenant gras et trapu: mais en ce temps-là il était mince comme un cierge pascal, et chinoé qu'une tringle à rideau.

Laide? Non, mais bizarre en bonnes. De cette bizarrerie sans méchanceté, qui ne choque personne et qui plaît même à ceux qu'elle semble blesser.

Elle s'harmonisait à merveille à cette tête ronde et à ce corps de pantin.

Elle s'harmonisait à merveille à cette tête ronde et à ce corps de pantin. Les yeux étaient bleus, mais d'un bleu doux, presque gris, que l'on aurait aimé à rencontrer dans les plus grandes douceurs.

Une grosse guipure et un col rabattu cachait à demi le cou.

Elle s'habillait à merveille de cette étoffe sans prétention, de ces velours à côtes, de ces lainages qui tombent droits, sans accidents de toutes parties aigues et sans ces ornements superflus qui ne font que déparer dans ce fond que l'on ne peut pas quitter la taille.

Cette taille était élégante.

On la devinait souple, délicate, et, partie et en, grêle : aimant mouvoir et aimant pour se voir.

C'est une petite partie facile à exécuter que de faire d'une dame tout de suite une note élégante à la toilette.

On met aussi à l'extrémité de la manche des rubans pour remplacer les aiguillettes, des petites plaques variées en or repercé ou en émail comme un gros bouton.

C'est un peu compromis, moins classique que l'aiguillette : elle est plus fantaisiste. Mais c'est aussi également.

Promotions dans l'armée.

Washington, 22 décembre.

Presse Associée—

New York, 22 décembre—Une dépêche de Washington au "Herald" dit que 25 régiments, pour la marine, auront besoin d'augmentation de cinq régiments de cavalerie, de cinq régiments d'infanterie et autant d'artillerie. Cela exige la nomination d'autant d'officiers pour commander ces régiments.

En voici la liste.

Pour la cavalerie, les lieutenants-colonels A. B. Wells, 9e cavalerie, servant maintenant aux Philippines; T. J. Wint, 6e cavalerie, en service aux Philippines, J. N. Wheelan, 7e cavalerie, attaché militaire à La Haye.

Pour l'artillerie, les lieutenants-colonels F. J. Smith, 5e artillerie, attaché à Washington, arsenal militaire; G. B. Ridney, 3e artillerie, Fort Riley, Kansas; C. A. Woodruff, 7e artillerie, Fort Slocum, New York, B. H. Kinzie, 1er artillerie, Fort Barrancas, Floride; J. R. Myrick, 4e artillerie, Fort Monroe, Virginie.

Pour l'infanterie, les lieutenants-colonels, P. H. Ellis, 6e infanterie; Wm M. Van Horn, 15e infanterie maintenant en congé pour raison de santé; M. Routen, 5e inf. Fort Sheridan; C. Williams, 15e infanterie et A. W. Corliss 2e infanterie aux Philippines.

Le président McKinley va nommer 14 brigadiers généraux; une seule réparation n'est pas encore réglée.

La plupart de ces nominations sont destinées aux colonels de la ligne, de telle sorte qu'il y ait au moins 10 lieutenants-colonels à envoyer à ces qui viennent d'être promus.

Il est à peu près certain que les colonels S. S. Sumner, du 6e cavalerie, qui est aux Philippine, et A. Chaffee, du 9e cavalerie, qui sert en qualité de major général, qui commande la garde de légation américaine à Pékin, seront promus également. Il faudra donc commissionner les colonels et lieutenant E. M. Hays, 4e cavalerie, et T. C. Lebo, 1er cavalerie.

Parmi les officiers d'infanterie qui seront déjà nommés être nommés brigadiers-généraux, se trouvent les colonels L. C. Bates, 2e infanterie; R. H. Hall, 4e infanterie; H. Wheaton, 7e infanterie et G. W. Davis, 9e infanterie, qui vont recevoir des commissions de major général et brigadier-général de volontaires. Leur nomination va donner de l'avancement au lieutenant colonel R. I. Eskridge, 23e infanterie, S. P. Jocelyn, 25 infanterie; Keller, 27e infanterie et W. P. Spurgin, 16e infanterie.

Autre américaine devenue Par

Presse Associée— TOPICS.

Londres, 22 décembre — On parle beaucoup en ce moment d'une autre américaine qui va être élevée à la pairie anglaise, attendu que lord Salisbury entend recompenser les services rendus par Tilon. Arthur Hugh Smith Barry qui a épousé le neveu de M. Arthur Post de New-York, dont la sœur Mme Adair est aussi très connue de la société de Londres.

Lord Salisbury a déjà créé pair de 90 pairs. S'il continue ainsi, la Chambre Haute sera bientôt supérieure en nombre à celle des Communes.

LA MODE.

Décembre.

Les jupes déporvues de plis dans le bas n'excluent nullement la recherche et l'élégance. Voici une toilette de drap prune: le devant forme princesse tombant du haut en bas avec une seconde jupe sorte de redingote qui repose sur une deuxième de nickel, genre deuxième bourreau, le tout drapé d'une façon très originale. Corsage demi-décolleté avec demi-plastron de velours prune entouré de nickel avec intérieur de corsage en velours prune. Demi-manches à revers de dentelle de nickel longues mitaines de dentelle aux épaulettes et plissant beaucoup sur le bras. Toque drapée en velours prune garnie d'une épaisse couronne de feuillage d'automne en or, d'aigrettes de feuilles brunées et nickelées. Petit mantelet de zibeline à très longs pans entouré d'une guipure de Venise, solide d'une frange de zibeline. Manchon de zibeline qui entourent tout le vêtement sur lequel se détache un capuchon, forme bonne femme, en Venise mêlée de draperies prunes. Tout à fait élégante cette toilette pour visites et occasions habillées.

En voici une autre d'un genre fort élégant aussi, bien que plus sombre. C'est un drap noir, avec dans le bas de jupe, trois petites volants coupés en forme, celui du milieu, un peu plus haut que les autres, est en bret-schwanz. Les deux autres en drap noir découpé sur un fond de drap d'or quadrillé d'une fine broderie en chenille.

Chemisette légèrement ragne devant, en bret-schwanz, serrée par un haut corselet de drap noir avec incrustations, d'or retordu comme aux volants de la jupe. Longue manche renaissance avec crevés de drap au coude, rattaché par des rubans de satin noir à aiguillettes d'or. Des choux semblables avec bouts de rubans, terres d'aigrettes, s'étagent de vant pour orner la chemisette avec la pince en pointe pour sortir un haut col et rencontrant en haut une manchette. Manchon de bret-schwanz forme plate avec grands revers noirs. Petite toilette pour jeune fille pour promener dans les grands magasins de nouveautés. Le chapeau est en feutre blanc formé en plat avec relevé de côté et de front. Il est orné de bandeaux de velours noir et de touffes très étoffées.

Le bas de la jupe est orné de velours noir et de deux petites bandes de fourrure blanche. Le corsage est orné de petites soutaches noires et blanches, et devant comme à l'envers. On les voit aux petits dans les grands. Enfin on voit que l'on apprend à s'habiller, non des plus riches mais des plus élégantes.

Une grosse guipure et un col rabattu cache à demi le cou.

Elle s'habillait à merveille de cette étoffe sans prétention, de ces velours à côtes, de ces lainages qui tombent droits, sans accidents de toutes parties aigues et sans ces ornements superflus qui ne font que déparer dans ce fond que l'on ne peut pas quitter la taille.

Cette taille était élégante.

On la devinait souple, délicate, et, partie et en, grêle : aimant mouvoir et aimant pour se voir.

C'est une petite partie facile à exécuter que de faire d'une dame tout de suite une note élégante à la toilette.

On met aussi à l'extrémité de la manche des rubans pour remplacer les aiguillettes, des petites plaques variées en or repercé ou en émail comme un gros bouton.

C'est un peu compromis, moins classique que l'aiguillette : elle est plus fantaisiste. Mais c'est aussi également.